mander : d'où vient que tu es triste ? d'où viens que tu t'assieds comme un vieillard au lieu de marcher comme un homme ?

Valentine s'avança doucement, considérant de loin Paul dans cette attitude qui, pour n'être pas idéalement poétique, n'en était pas moins significative. Mais les deux chiens Méret annoncèrent la jeune fille. Ils s'élançèrent en avant et fraternisèrent avec Bas-Rouges et Bas-Noirs. Paul se leva. Ses yeux s'illuminaient. Il étendit les bras comme pour saisir un beau rêve prêt à s'envoler. Puis il retomba assis sur le tronc d'arbre. Bientôt une joie enivrante inonda son cœur. Les pâles fantômes du passé disparurent devant une éblouissante lumière. Valentine avait pris place près de lui.

— J'espère, dit-elle, que vous n'avez pas affligé vos parents en leur racontant votre discussion avec mon père ?

Paul, par bonheur n'en avait pas parlé.

— Ah ! que j'ai souffert loin de vous ! dit-il.

— Eh bien, répondit-elle, me voilà. Ne souffrez plus.

Les yeux de Paul restaient fixés sur elle, et tout son être semblait s'échapper de lui-même pour enlacer Valentine par d'invincibles liens. Tout-à-coup un cri de rage, de désespoir, éclata au milieu de cette ivresse :

— Attendre ! toujours attendre !

— J'attends bien, moi ! murmura Valentine.

Et ce mot exprimait tant de richesse d'âme, tant d'affection profonde et tant de résignation mêlée à l'espérance que Paul ébloui se jeta aux pieds de la jeune fille.

— Ah ! dit-il, je ne suis pas digne de vous.

Elle le releva.

— Nardi, dit-elle, viens donc t'asseoir.

Mais la vieille n'entendit pas.

— Si vous saviez, reprit Paul, ce que j'ai été faire à Paris !

Il hésita. Il fut sur le point de tout avouer. Ce secret le brûlait, mais en voyant Valentine revenir à lui, il n'eut pas le courage de se séparer d'elle une seconde fois. Cette révélation eût mis à une terrible épreuve la tendresse de Valentine. Mais, fort heureusement, elle était bien loin de soupçonner la vérité. Elle croyait simplement à une tentative fort ordinaire à la profession de Paul, et dans laquelle il n'avait risqué que son temps et ses démarches. Quand il s'écria : si vous saviez !... elle s'imagina qu'il allait lui faire part d'une déception et non d'un grand désastre. Il garda le silence et elle n'insista pas, ne voulant pas peser sur un souvenir qui paraissait si douloureux. Elle s'efforça même de l'effacer de la pensée de Paul ; à un moment où il était surtout nécessaire de l'encourager, elle préférait placer devant lui des espérances et non des regrets.

— Vous vous flattiez de triompher loin de moi, dit-elle avec une grâce fraternelle et caressante ; vous savez maintenant que ce n'est pas possible.

Et elle parla des débuts de Paul, de la carrière glorieuse qu'il avait à parcourir. Elle oubliait les difficultés, elle ne les admettait pas, et Paul en écoutant cette voix adorée, les oubliait lui-même. Les femmes se font volontiers illusion sur ce sujet. Sensibles à l'énergie, aux résultats éclatants, elles voient le but, mais ne connaissent pas très-bien le long chemin qui y mène. Elles sont touchées par la persévérance, par la continuité de volonté, mais les coups de génie, les hardies improvisations, les manifestations puissantes qui enlèvent tout d'assaut, les ravissent et les transportent bien davantage. Valentine ne doutait